# La smithsonian institution et quelques-unes de ses publications

Autor(en): **Gobat**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Jahresbericht der Geographischen Gesellschaft von Bern**

Band (Jahr): **11 (1891)**

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-321839

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

XI.

# La Smithsonian Institution et quelques-unes de ses publications.

Conférence de Monsieur le Dr. *Gobat*, en séance du 9 Juin 1892.

---

La plus grande et la plus célèbre institution scientifique des Etats-Unis doit son existence à un Anglais contemporain de la guerre de l'indépendance et des victoires de Washington. James Smithson, fils naturel d'un haut personnage de l'aristocratie de la Grande-Bretagne, ne croyait pas à la revanche, mais prévoyait au contraire le développement de la patrie de Franklin, lorsqu'il léguait sa fortune aux Etats-Unis de l'Amérique du Nord, pour le cas prévu et à peu près certain où son unique héritier, un neveu, mourrait sans laisser de progéniture légitime. La mort de l'oncle survint en 1829, celle du parent six années plus tard et le Gouvernement américain, après avoir dû soutenir un procès, fut mis en possession, en 1838, du legs de Smithson, qui s'élevait à la somme de 120,000 livres, trois millions de francs. Aux termes d'une clause testamentaire, le legs était destiné à une fondation scientifique.

L'institut smithsonien, dont le chef est le président de la république nord-américaine en personne, a pour objet le développement et la diffusion du savoir *(of knowledge)*. Il s'occupe principalement d'ethnologie, de géologie et d'astronomie. Il entretient plusieurs centaines d'observatoires, organise à ses frais des expéditions scientifiques pour faire des études ethnologiques et linguistiques dans les anciens foyers de peuples disparus ou chez les Indiens de l'Amérique, correspond avec plus de deux mille savants européens, monte une immense bibliothèque et un important musée d'histoire naturelle. Un de ses grands mérites est d'avoir établi les échanges internationaux de publications scientifiques et d'antiquités ethnographiques. Le premier venu peut offrir à l'institut smithsonien une publication nouvelle quelconque contre une de celles de l'institut; sa proposition sera immédiatement accueillie et à moins qu'il n'ait été trop modeste dans ses exigences, ce ne sera pas lui qui sera le moins bien partagé. Les échanges internationaux s'opèrent sans frais pour le

destinataire. C'est un service public qui, organisé primitivement entre l'institut smithsonien et certains pays de l'Europe, se met aujourd'hui à la disposition de tous. Il n'est plus transatlantique seulement.

Les échanges internationaux ont pris une immense extension. Les envois que l'institut fait se comptent par milliers de caisses par année et lui occasionnent une grosse dépense.

Jetons un regard sur les publications de l'institut smithsonien. Elles sont très nombreuses; il y a les *Contributions to knowledge* et les rapports généraux, qui se publient toutes les années en deux forts volumes in quarto; puis les innombrables monographies des différentes sections de l'institut et leurs très remarquables rapports annuels.

Les plus intéressantes au point de vue des sciences géographiques sont celles de la section d'ethnologie (*bureau of ethnology*). Disons en passant qu'un des principaux collaborateurs de cette section est un Bernois, membre honoraire de notre société, M. S. Albert Gatschet. Chargé, à plusieures reprises, d'explorations scientifiques, il a publié, tant pour son propre compte que dans les œuvres officielles de l'institut smithsonien, un grand nombre d'ouvrages d'ethnographie et de linguistique, concernant les populations aborigènes de l'Amérique du Nord. Pour son dernier ouvrage, *The Klamath Indians of south-western Oregon*, l'institut smithsonien a dépensé 30,000 dollars. Il s'agit d'une étude historique et ethnographique approfondie, accompagnée d'une grammaire et d'un dictionnaire Klamath-Anglais et Anglais-Klamath, d'une tribu d'Indiens qui habite la partie Sud-Ouest de l'Etat de l'Oregon. Oeuvre de longues et patientes observations faites au milieu même de la tribu.

La section d'ethnologie publie chaque année ses *Contributions to north american ethnology;* en outre, un rapport annuel en un fort volume richement illustré.

Ouvrons-en un.

Voici le sixième rapport; il a paru en 1888. Après avoir énuméré les publications faites dans l'année sous les auspices de la section, le rapport donne d'abord un aperçu des explorations qu'il a organisées. Elles sont de plusieurs catégories: l'exploration des *mounds* (anciennes constructions des indigènes) à l'Est des montagnes Rocheuses; recherches dans les anciennes ruines du Sud-Ouest; collections en provenant et étude comparative de ces objets avec ceux que les indigènes actuels confectionnent; études linguistiques faites au milieu des populations indiennes; enquêtes générales sur différentes branches

de l'ethnologie des tribus indiennes. Nous voyons que quinze explorations ont eu lieu dans l'année.

Puis vient le compte-rendu des travaux de cabinet. C'est le classement des résultats obtenus par les explorateurs, leur étude pour la publication, la préparation des grammaires et dictionnaires, des cartes et des atlas.

Enfin le rapport contient une série de monographies aussi intéressantes que savantes.

*L'ancien art dans la province de Chiriqui* nous présente d'abord la topographie de cette contrée, qui est située entre le Costa-Rica et le Panama. Puis nous faisons la connaissance de ses habitants. Ce sont en général des Indiens agriculteurs, dont les ancêtres devaient avoir atteint, à peu près à l'époque de la conquête du Mexique par Fernand Cortez, un assez haut degré de civilisation. On a découvert un grand nombre de cimetières dans les vallées, sur les collines et les montagnes et jusque dans les forêts les plus profondes. La construction des sépultures témoigne du soin avec lequel les cadavres étaient préservés de toute profanation; ce sont des excavations en maçonnerie, à une profondeur suffisante. Chose curieuse, on y a à peine trouvé la trace des corps qu'ils doivent avoir contenus. En échange, il en a été extrait une grande quantité de poteries et autres objets, entre autres des ornements remarquables. Les anciens habitants du Chiriqui savaient travailler la pierre, l'or, le cuivre et l'argile. Les objets de leur industrie recueillis dans les cimetières ne sont pas l'œuvre du premier venu. Leurs idoles représentent des figures humaines taillées dans le basalte. Des tables bien tournées de la même matière, supportées par deux ou quatre pieds, dont quelques-uns affectent la forme d'animaux parfaitement reconnaissables, servaient sans doute de meules pour moudre le grain et le cacao. Comme sièges, nous voyons des blocs de pierre sculptés, dont la base — ce que nous appellerions les jambes — sont des figures humaines ou d'animaux. Puis viennent les haches bien polies et les pointes de flèches.

Après l'âge de pierre, l'âge des métaux. Les Chiriquiens étaient habiles dans l'art de les travailler. L'or, l'argent, le cuivre se trouvaient en grande abondance dans leur pays, qui était peut-être l'Eldorado tant rêvé par les Espagnols du temps des Christophe Colomb, des Cortez, des Pizarro et dont la découverte coûta la vie à des milliers d'Indiens. Ils connaissaient aussi la composition du bronze. Comment les indigènes travaillaient-ils les métaux? On ne remarque sur leurs produits ni soudures, ni la trace de la forge. Il faut donc admettre qu'ils étaient coulés dans des moules. Ce qui établirait une similitude

de procédés chez les métallurgistes de l'Amérique et ceux des populations préhistoriques de l'Europe; car on a trouvé, dans les stations lacustres, les moules dont ils se servaient pour fabriquer leurs ornements. Dans le Chiriqui, les objets en or se sont rencontrés dans un petit nombre de tombeaux seulement; la distribution inégale des richesses ne date pas d'aujourd'hui. Ce sont des figurines représentant des formes humaines, la plupart grotesques et fantastiques, ou des animaux, le puma, l'alligator, la grenouille, un oiseau. Quelques-unes étaient probablement des idoles ou des emblèmes; la plupart servaient de breloques. Nous savons par l'histoire de la découverte de l'Amérique que les indigènes portaient suspendus à leur cou des objets d'or et d'argent.

L'art dans lequel les Chiriquiens excellaient était la poterie. Les sépultures en ont fourni des exemplaires en nombre considérable; un seul explorateur a trouvé plus de dix mille pièces. Toutes les formes s'y rencontrent, les simples et les composées. Nous voyons le vase le plus ordinaire à côtés renflés et l'amphore, le vase reposant sur des pieds plus ou moins ouvragés ou orné sur ses faces de figures et de dessins, même de bas-reliefs. Ces poteries sont de couleurs différentes qui s'obtenaient probablement par la cuisson; plusieurs sont peintes. Les polychromes marquent le point culminant de l'art, autant pour ce qui concerne la pureté et la noblesse des formes, que pour la perfection des dessins et des peintures. Nous nous trouvons évidemment en présence d'une industrie bien organisée, dans laquelle des outils et des appareils perfectionnés, comme le tour du potier, s'alliaient à l'habileté manuelle. La matière dont les artistes se servaient était un mélange d'argile et de sable pulvérisé, dans lequel on découvre fréquemment des parcelles de quartz, de feldspath, d'angite, d'oxyde de fer; comme si le potier avait voulu donner plus de ton à la composition qu'il travaillait.

On se demande à quoi ces vases servaient. Les habitations de cette tribu indienne, dont il ne s'est d'ailleurs pas conservé de ruines, étaient des plus primitives et les besoins de la population aussi simples que bornés. Les poteries sont bien conservées; on dirait qu'elles n'ont pas été employées pour un usage domestiques. De toutes ces circonstances on pourrait tirer la conclusion, que l'industrie de la poterie était, du moins pour une partie, une annexe du culte des morts; qu'une quantité de ces objets avaient pour but unique d'être déposés dans les sépultures.

Cette observation ne s'applique pas naturellement aux sifflets en argile. Les petits sifflets introduits dans les friandises qui se vendent à la foire aux pains d'épice ne sont donc pas le monopole

des potiers de Bonfol. Non, les Indiens du golfe du Mexique en fabriquaient déjà il y a cinq cents ans, et de perfectionnés; car le garçonnet auquel ils servaient de jouets pouvait en tirer non pas un seul son, mais trois et même huit.

*Le développement de la forme et de l'ornement dans l'art textile* est une étude très intéressante du goût qui présidait, chez les différentes tribus indiennes, à la confection d'objets tissés en laine, en paille ou en roseaux, nattes, tapis, corbeilles, vases, etc. Le lecteur y suit les progrès du sentiment du beau, qui se manifeste dans les formes, dans les couleurs et dans les dessins. Ici encore, il s'agit d'un art qui avait atteint une haute perfection au triple point de vue qui intéresse l'esthétique.

La troisième monographie du sixième rapport annuel de la section d'ethnologie traite une question de paléographie américaine. En 1740, le conservateur de la bibliothèque royale de Dresde découvrait un manuscrit mexicain écrit en caractères, absolument inconnus et couvert de figures hiéroglyphiques peintes en différentes couleurs. Un Espagnol revenant du Nouveau-Monde l'avait apporté en Europe; de mains en mains, en passant par Rome et Vienne, il était devenu la propriété d'un particulier qui en avait fait don à la bibliothèque de Dresde. Il s'agit de déchiffrer ce manuscrit. Travail plein de difficultés presque insurmontables. Les hiéroglyphes des monuments égyptiens n'ont presque plus de mystères, parce que nous connaissons mieux la civilisation égyptienne que la mexicaine; d'ailleurs on a trouvé la clef qui les explique. Le manuscrit mexicain contient, outre quelques caractères d'écriture proprement dits, dont on croit comprendre le sens, une grande quantité de figures emblématiques dont la signification doit être étudiée. C'est le travail de bénédictin auquel se livre l'auteur de la monographie en question. Son étude n'est pas encore suffisamment avancée, pour que l'on puisse se faire une idée même approximative du contenu du manuscrit.

L'étude des idiomes indigènes de l'Amérique a donné lieu à d'intéressantes découvertes. Ainsi, chez les Indiens Osages, il existe une société secrète comprenant sept degrés, qui a pour mission spéciale de conserver les traditions de la tribu. Un dessin emblématique tatoué sur la poitrine des adeptes ainsi qu'une espèce de litanie longue et monotone renseignent les Osages, à fur et mesure qu'ils sont initiés aux mystères de la société des gardiens des traditions, sur leur origine et sur la manière dont ils sont devenus des êtres humains.

La dernière monographie nous transporte sur les rives de la mer de Baffin, de la baie d'Hudson et du Smith Sound, au milieu des tribus d'Esquimaux, au nombre de vingt, qui habitent ces contrées.

Sous ces latitudes inclémentes, qui ne produisent pas de végétaux en suffisance pour conserver la vie de l'homme, l'indigène est forcément carnivore et la poursuite des animaux l'oblige de mener une vie nomade, dont les diverses vicissitudes dépendent essentiellement des migrations du gibier. Comme elle doit être ardente cette chasse qui dure autant que la belle saison — pas longtemps! Car les phoques, les morses, les rennes, les élans sont la providence de l'Esquimau; leur chair le nourrit, leur huile l'éclaire pendant cet hiver de neuf mois qu'il passe dans sa hutte de neige, leurs peaux lui procurent des vêtements et la tente portative sous laquelle il s'abrite la nuit pendant la saison de la chasse.

Parmi ces nombreuses tribus disséminées sur les côtes Nord-Est de l'Amérique, quelques-unes paraissent avoir entre elles des alliances traditionnelles qui en font comme une façon de famille; elles ont des relations faciles et assez fréquentes. Il est moins aisé aux autres, à celles qui se sont restées réciproquement étrangères, de voisiner, à cause d'une singulière coutume. Bien que toutes ces tribus d'Esquimaux vivent en paix et ne se fassent jamais la guerre, un visiteur doit se soumettre à certaines formalités empreintes d'un tempérament belliqueux. Il est tenu de se battre avec un homme de la tribu dans laquelle il se rend. Quelquefois la mort d'un des champions est la suite et la fin de ces salutations d'un nouveau genre.

Pas de gouvernement chez ces nomades. L'autorité des chefs de famille est seule reconnue ; encore se borne-t-elle à maintenir les traditions, à empêcher les conflits, à présider aux cérémonies religieuses. Les Esquimaux sont payens; leur être suprême, Sedna, appartient au sexe féminin. Ils n'ont pas de prêtres proprement dits; quelques membres de la tribu sont chargés de conserver les légendes mythologiques ; ils remplissent en même temps l'office de médecins. Heureux ceux qui meurent de mort violente: ils continuent leur existence dans le Qudlivun, le pays des bienheureux. Aussi le suicide-par pendaison-n'est-il pas rare et tout homme a le droit de tuer ses parents âgés. Il fait œuvre méritoire; car il envoie ainsi au paradis ceux que leur vieillesse exposerait à mourir tranquillement sur leurs grabats de peaux de rennes, sans espoir de voir jamais le pays des bienheureux.

A quelles occupations se livrent les Esquimaux, durant ce long hiver pendant lequel ils ne chassent, ni ne pêchent ? Ils fabriquent ou raccomodent leurs harpons, leurs kayaks, leurs arcs et leurs flèches, les harnais de leurs chiens, les poupées de leurs enfants. Les femmes s'occupent du ménage et des vêtements. Différents jeux, auxquels ils se livrent avec passion dans leurs huttes, rompent la monotonie des

journées. Les Esquimaux ne sont pas restés tout à fait étrangers aux arts; ils sculptent dans le bois des animaux marins et des ours blancs; ils dessinent des scènes de chasse ou de pêche, des rennes, des ours, la carte géographique de leur pays, des bonshommes qui, chose curieuse, ne représentent ni leurs types ni leurs vêtements.

Enfin, ils composent des poèmes qu'ils chantent en chœur autour de la lampe fumeuse d'huile de phoque.

Le dernier rapport annuel du bureau d'ethnologie contient trois longues monographies: *Les familles des idiomes indiens de l'Amérique du Nord* (à l'exception du Mexique), *la grande société de médecine des Ojibwas* et *les formules sacrées des Cherokees.*

D'après le premier de ces travaux, les familles d'Indiens, y compris celles qui peuvent avoir disparu, mais dont le dialecte a été conservé dans des dictionnaires, des vocabulaires ou des traductions, sont au nombre de cinquante-huit, considérées au point de vue de leur langage. C'est donc la langue parlée qui caractérise chaque famille et qui est la base de leur groupement. Certaines familles comptent plusieurs tribus; ainsi celle des Algonquins, qui se compose de trente-six tribus, celle des Athapascans, de cinquante-trois, celle des Esquimaux, de soixante-dix tribus. L'auteur a fait les études linguistiques et confectionné les vocabulaires indiens, première condition de son important et intéressant travail, sur place, au milieu des populations mêmes; il a complété ses informations par les fort nombreux ouvrages qui ont paru sur cette matière. La plupart des idiomes présentent des difficultés, surtout pour la prononciation; celui des Adaïs, par exemple, tribu éteinte ou à peu près, est si difficile qu'aucune nation du monde ne pourrait en parler dix mots. Chaque famille à son histoire sommaire; on sait d'où les tribus sont venues, où elles se sont établies et dans quels territoires de l'Amérique du nord elles habitent aujourd'hui. La population de chaque famille, de chaque tribu est indiquée. Elle serait actuellement, pour toutes les tribus indiennes et esquimaudes, de 330,000 âmes environ. Les Algonquins comptent encore 95,600 individus, les Iroquois 43,000, les Sioux 42,000 et les Esquimaux 34,000. Telle tribu ou famille, puissante jadis et occupant des territoires immenses, n'est plus représentée que par une vingtaine de sujets. Son tempérament belliqueux ou la civilisation européenne ont anéanti le reste avec autant de rapidité que les épidémies les plus terribles déciment les populations.

Une société de médecine parmi les Peaux-Rouges? Hâtons-nous de dire qu'il ne s'agit pas de doctes Esculapes et que les Ojibwas ne donneraient peut-être par ce nom à leur Midewiwin. Les Ojibwas, de la famille des Algonquins, sont établis dans le Minnesota et le

Wisconsin. Il existe chez eux, depuis un temps immémorial, une société secrète, dont le but est de conserver les traditions et les mythes de la tribu, comme aussi et surtout de donner à ses membres, au moyen d'un prétendu pouvoir occulte, l'influence nécessaire pour vivre agréablement aux dépens des crédules. Grâce à cette association, les Ojibwas se sont montrés récalcitrants au christianisme et les églises et les sectes n'ont pu les atteindre, du moins pas les classes dirigeantes, c'est-à-dire les membres de la Midewiwin. La société pratique accessoirement la médecine ; les recettes sont: la diète, dormir, transpirer; lorsque le malade ne peut sortir de son lit, les jongleurs viennent lui remonter le moral en dansant et faisant mille grimaces autour de lui.

La Midewiwin, qui admet des membres des deux sexes, a quatre degrés. La charte de la société est une bande d'écorce de bouleau couverte de dessins emblématiques, qui présentent l'initiation successive à chacun des degrés. Chaque degré est figuré par une loge, dans laquelle les candidats entrent après avoir subi les menaces d'un certain nombre de serpents, d'ours et de panthères imaginaires. Le premier degré n'est qu'une initiation aux suivants. Au deuxième, le Mide — ainsi s'appellent les membres de la société — reçoit le pouvoir de lire dans l'avenir, de tout entendre, de faire, même à distance, des attouchements bienfaisants ou malfaisants; ses services sont recherchés par les gens de la tribu, pour supprimer des ennemis ou des individus gênants. L'initié du troisième degré correspond avec le monde invisible, ce qui lui permet d'interpréter les songes. Enfin le quatrième degré procure la maîtrise en nécromancie et en magie. Les initiés de chaque degré se distinguent par la peinture du visage.

L'initiation a lieu dans des halles spéciales, après une longue préparation sous la direction d'un parrain, au milieu de cérémonies interminables agrémentées de litanies mystérieuses. Chaque initiation coûte au candidat une certaine quantité de tabac et quelques orgies. C'est le salaire des initiateurs. Quant à l'initié, il se recupèrera de ses dépenses au centuple, en exploitant les talents surnaturels que sa qualité de membre de la Midewiwin lui confère.

Les formules sacrées des Cherokees, dont la troisième monographie du dernier rapport annuel du bureau d'ethnologie traite, sont des recettes ayant plus ou moins un caractère religieux, concernant la médecine, l'amour, la chasse, la pêche, la guerre, la sorcellerie. Elles sont écrites en caractères indiens. Il y en a pour toutes les occasions; elles se chantent avec accompagnement de certaines cérémonies ou de certains breuvages ; le médecin ou sorcier

en est le dépositaire et le dispensateur, moyennant finance, bien entendu.

Le court résumé que nous venons de faire de quelques travaux et publications du bureau d'ethnologie de la *Smithsonian institution* suffira pour donner une idée de la somme énorme d'études, de recherches, d'explorations auxquelles cette savante société se livre. Dans aucun pays les populations primitives n'ont été étudiées avec autant de soin que dans l'Amérique du Nord, sous toutes leurs faces et de toutes manières. On connaît leurs religions et leurs mœurs, leur histoire et leur civilisation, leurs industries, leurs arts, leurs idiomes, que l'on a fixés dans des dictionnaires, des grammaires, des vocabulaires. Les mystères même sous lesquels ils masquent et exploitent leurs superstitions ont été pénétrés. Les publications de l'institut smithsonien, ses innombrables photographies, cartes et plans, les milliers d'objets amoncelés dans ses collections, armes, outils, instruments, poteries, ornements d'or et d'argent, meubles, nattes, tapis, tissus, idoles, dessins, chansons, nous présentent une claire image de cinq cents ans de vie indienne. L'institut n'épargne ni peines ni argent; le seul service du bureau d'ethnologie lui coûte quarante mille dollars par an. Mais aussi quels résultats!